

# SENGHOR, la négritude et la francophonie Hier et aujourd'hui.

Ce qui a assuré la renommée de Senghor, Césaire, Damas et quelques autres, ce que ces noms évoquent encore pour des milliers d'Africains mais aussi d'intellectuels du monde noir, c'est ce mot de négritude dans lequel se sont retrouvés tous ceux de la diaspora noire, éparpillée de par le monde, mais unis par un même destin.

Pour cerner ce concept dont Senghor s'est fait le théoricien, nous avons jugé instructif de revenir à l'époque où fut réalisé la première analyse du mouvement littéraire de la négritude et les premières tentatives de définitions, les années 1960. Voici donc tout d'abord un extrait de cette étude<sup>71</sup> où sont rassemblés une dizaine de textes (essais et poèmes confondus) où Senghor utilisait le terme de Négritude, et où, à la suite, on évaluait les contenus variables de ce terme, en fonction des contextes où Senghor le situait alors.

« Dans quelles circonstances avons-nous, Aimé Césaire et moi, lancé, dans les années 1933-1935, le mot de Négritude ? Nous étions alors plongés, avec quelques autres étudiants noirs, dans une sorte de désespoir panique. L'horizon était bouché. Nulle réforme en perspective, et les Colonisateurs légitimaient notre dépendance politique et économique par la théorie de la table rase. Nous n'avions, estimaient-ils, rien inventé, rien créé, rien écrit, ni sculpté, ni peint, ni chanté. Des danseurs ! et encore... Pour asseoir une révolution efficace, notre révolution, il nous fallait d'abord nous débarrasser de nos vêtements d'emprunt, ceux de l'assimilation et affirmer notre être, c'est à dire notre négritude. Cependant, la Négritude, même définie comme « l'ensemble des valeurs culturelles de l'Afrique noire », ne pouvait nous offrir que le début de la solution de notre problème, non la solution elle-même. Nous ne pouvions plus retourner à la situation d'antan, à la Négritude des sources. Nous ne vivions plus sous les Askia du Songhoï ni même sous Chaka le Zoulou. Nous étions des étudiants de Paris et du XXe siècle, de ce XXe siècle dont une des réalités est certes l'éveil des consciences nationales, mais dont une autre, plus réelle encore, est l'interdépendance<sup>72</sup> des peuples et des continents. Pour être vraiment nous-mêmes, il nous fallait incarner la culture négro-africaine dans les réalités du XXe siècle. Pour que notre Négritude fut, au lieu d'une pièce de musée, l'instrument efficace d'une libération, il nous fallait la débarrasser de ses scories et l'insérer dans le mouvement solidaire du monde contemporain. C'est, au demeurant, la conclusion du Premier Congrès des Artistes et Ecrivains noirs réunis symboliquement à la Sorbonne en septembre 1956 »<sup>73</sup>.

## Une culture de mémoire et d'émotion.

Dans ce texte, daté de 1959, Senghor répète sa définition préférée : la Négritude est « l'ensemble des valeurs culturelles de l'Afrique noire ». Mais il oppose, aussitôt après, la « Négritude des sources », c'est à dire la situation dans laquelle le nègre se trouvait avant l'arrivée des blancs en Afrique, à la Négritude actuelle, « instrument efficace de libération ». Par rapport à la Négritude première, celle d'aujourd'hui possède une agressivité provoquée par de longues années de domination. La négritude est donc changeante, elle possède une dimension historique que Senghor n'explicite pas, mais dont il est conscient.

Mais voyons d'autres textes, toujours de Senghor :

<sup>71</sup> in **Les écrivains noirs de langue française**, naissance d'une littérature, éd. ULB. Bruxelles, 1961.

<sup>72</sup> Idée chère à Senghor et qui exclut toute tentative de ghetto, ou de néoracisme.

<sup>73</sup> Senghor L. S., **Rapport sur la doctrine et la propagande du parti**, Congrès constitutif, 1959.



« J'ai souvent écrit que l'émotion était nègre. On m'en a fait le reproche. A tort. Je ne vois pas comment rendre compte autrement de notre spécificité, de cette négritude qui est « l'ensemble des valeurs culturelles du monde noir », les Amériques y comprises, et que Sartre définit comme « une certaine attitude affective à l'égard du monde »<sup>74</sup>.

Nous retrouvons ici la première définition de la Négritude, ensemble des valeurs culturelles noires. Mais, en outre, ces valeurs déterminent une spécificité qui différencie le noir du reste des hommes, en tant qu'elle lui donne une « attitude affective » différente.

« Le rythme, qui naît de l'émotion, engendre à son tour l'émotion. Et l'humour, l'autre face de la Négritude. C'est dire sa multivalence »<sup>75</sup>.

« La monotonie du son, c'est ce qui distingue la poésie de la prose, c'est le sceau de la Négritude, l'incantation qui fait accéder à la vérité des choses essentielles : les Forces du Cosmos ».

Cette sensibilité spécifique du noir qu'est la Négritude imprime à la poésie africaine un rythme et des qualités propres. Ce rythme monotone, incantatoire, permet de communier avec les forces vitales qui dirigent le monde.

*« Ce qui fait la Négritude d'un poème, c'est moins le thème que le style, la chaleur émotionnelle qui donna la vie aux mots, qui transmue la parole en verbe »*<sup>76</sup>.

Dans d'autres textes, Senghor revient à la « Négritude des sources », à la situation pré-coloniale, où le noir vivait sans aliénation ; ou bien à ce qu'il appelle le « Royaume d'enfance », époque où il vivait heureux dans son lointain village, hors du contact des blancs. C'est ainsi qu'il évoque la nuit d'Afrique.

*« Nuit qui me délivres des raisons, des salons, des sophismes, des pirouettes, des prétextes, des haines calculées, des carnages humanisés. Nuit qui fond toutes mes contradictions, toutes contradictions dans l'unité première de ta négritude »*<sup>77</sup>.

Mais parfois la Négritude désigne toute sa race méprisée exclue du monde moderne :

*« ... la noblesse au sang noir interdite*

*Et la Science de l'Humanité, dressant leurs cordons de police aux frontières de la négritude »*<sup>78</sup>

La Négritude de Senghor est alors révolte contre le blanc, refus de se laisser assimiler, affirmation de soi :

*« Il en est de l'indépendance comme de la Négritude. C'est d'abord une négation, je l'ai dit, plus précisément l'affirmation d'une négation. C'est le moment nécessaire d'un mouvement historique : le refus de l'Autre, le refus de s'assimiler, de se perdre dans l'Autre. Mais parce que ce mouvement est historique, il est du même coup dialectique. Le refus de l'Autre, c'est l'affirmation de soi »*<sup>79</sup>.

### La Négritude d'aujourd'hui

Depuis les indépendances africaines, la Négritude a subi tant d'avatars que l'on a tendance aujourd'hui à abandonner ce terme comme un vêtement usé qui a trop servi.

<sup>74</sup> Senghor L. S., Psychologie du négro-africain, conférence inédite, sans date.

<sup>75</sup> Senghor L. S., Ethiopiques, Paris, Seuil, 1956, Postface, p. 116.

<sup>76</sup> Senghor, L. S., Anthologie..., op. Cit. P. 173.

<sup>77</sup> Senghor, L. S., Chants d'Ombre, Paris, Seuil, 1945, « Que m'accompagnent Kôras et Balafong », p. 50.

<sup>78</sup> Senghor, L. S., Hosties noires, Seuil, 1942, « Lettres à un prisonnier », p. 133.

<sup>79</sup> Senghor, L. S., Rapport sur la doctrine et la propagande du parti, op. cit. p. 25.



Et, certes, Senghor lui-même y est pour beaucoup. Par l'usage excessif qu'il en fit.

Par sa promotion-transformation du concept de Négritude en véritable idéologie, non seulement projet culturel mais projet de société, et, comme l'avanceront certains, alibi politique. Les gloses du président furent là-dessus surabondantes ; elles lassèrent ses amis et offrirent à ses adversaires une excellente cible pour le critiquer !

Le fait d'avoir été imitée par des maladroits ou des grotesques n'a point aidé non plus à asseoir cette philosophie politique nouvelle qu'était devenue la négritude.

Les intellectuels africains sont sans pitié ! Nés du Mouvement de la Négritude qui leur donna fierté, confiance et combativité, des professeurs d'université comme Marcien Towa, P. Houtondji, Pathé Diagne, Tidjani Serpos, Stanislas Adotevi, Cheikh Anta Diop (pour ne citer que les plus importants) emboîtèrent le pas à Wolé Soyinka le Nigérien : « *Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il saute sur sa proie et la mange* ».

La Négritude comme idéologie fut donc battue en brèche par de nombreux mémoires dont les plus importants furent *Négritude et Négrologues* (éd. 10/18) et *Négritude ou Servitude* (éd. Clé, Yaoundé). Et bien entendu chaque critique littéraire actuel (Mouralis, Hausser, Steins) développe ses réticences lorsqu'il aborde le lion devenu vieux, et chacun y va de son coup de pied de l'âne.

La Négritude fut un concept opératoire pourtant, s'il en fut, et qui ne cesse de renaître sous d'autres formes et à d'autres niveaux. Le terme est rejeté, mais on récupère les contenus. Qu'est-ce que l'attitude du professeur Jeffreys (USA) qui enseigne l'Afro-centrisme et le rattachement à la civilisation de l'Egypte noire ? Qu'est-ce que le choix de certains architectes africains d'un style « soudanais » pour des immeubles modernes ? Qu'est-ce que le retour à la polygamie d'un certain nombre de cadres du continent noir ? Qu'est-ce qui justifie leur besoin d'avoir beaucoup d'enfants, malgré les chiffres qui dénoncent la croissance démographique affolante dans les cités africaines ?

Senghor vous répond : « les valeurs culturelles du monde noir », c'est-à-dire la Négritude. — *C'est qu'il y a de tout dans un héritage !*

Qu'est-ce qui explique la tendance qu'éprouvent nos hommes politiques à s'entourer trop souvent de leurs proches jusqu'à pratiquer ce qu'on appelle le népotisme ? Rien d'autre qu'un sens très fort de la famille, valeur culturelle africaine. Qu'est-ce qui leur enjoint, aussitôt qu'ils sont à la tête d'un service, d'une entreprise, d'un institut, d'un ministère, d'une entreprise, de se comporter d'une certaine manière, en contradiction fréquente avec leurs principes auparavant affirmés et proclamés ? La conception du chef, l'image de l'autorité que se fait l'Africain moyen et qui est liée à son histoire séculaire (ô Pharaon, roi divin !), valeur culturelle du monde noir.

On dira aujourd'hui de préférence : réflexe féodal, ou structure archaïque, ou habitude traditionnelle, ou culture nationale... ou encore, ou encore identité africaine, ou *african person*.

Est-ce plus précis ? Seuls ont changé les mots pour dire « chassez le culturel, il revient au galop ! »

Il demeure aujourd'hui que les intellectuels sont divisés sur la priorité à accorder à cette négritude-identité-civilisation, et que certains s'interrogent davantage sur l'avenir économique, sanitaire, alimentaire même des populations africaines.

Car primum vivere, n'est-ce pas ?

Et le problème crucial est l'articulation de cette identité culturelle avec les nécessités du développement, voire de la survie des pays d'Afrique.



Or voici que le champion de la Négritude de 1935 est devenu celui de la Francophonie en 1970 ! Notre poète est-il pris en flagrant délit de contradiction ? d'incohérence, tout simplement ? ou bien a-t-il trahi la cause sacrée des Nègres ? Ni l'un, ni l'autre, un intellectuel est souvent complexe et, pour le comprendre, il convient de se forcer à distinguer les nuances.

S'il est un philosophe de la Négritude, c'est, devant tous les autres, Léopold Sédar Senghor. Il a fasciné ainsi toute une génération d'intellectuels africains qui ne s'arrachèrent qu'avec efforts (et parfois violence et injures) à son discours de charmeur de serpents !

Car le discours sur la Négritude fut certes l'aspect le plus connu et le plus développé de la pensée senghorienne. En dessous, en beaucoup plus discret, plus secret, il y eut le vécu.

Le vécu de la Négritude, nombreux sont ceux qui le nièrent chez notre poète. Nombreux ceux qui l'accusèrent de ne manier que des mots et des concepts, pour orner ou dissimuler un vécu européen.

Pourtant, en vérité, il suffit d'approfondir un peu, dans ses poèmes<sup>80</sup> la démarche de l'imaginaire, le jeu des sons, les références culturelles, pour découvrir le vécu africain de Senghor.

Il suffit de l'avoir regardé « régner » sur le Sénégal durant ces vingt années, de l'avoir vu manipuler amis comme adversaires au gré de ses desseins avec une habileté quasi sans défaut, pour réaliser à quel point il connaissait la psychologie africaine, à quel point il comprenait de l'intérieur.

Remarquons cependant qu'aujourd'hui le monopole du discours sur la Négritude lui a échappé, et que par ailleurs ce concept cède de plus en plus la place à celui plus culturel d'africanité.

Quant à la Francophonie – revenons à l'Histoire -, c'est au départ une invention du général De Gaulle. Senghor l'a très vite utilisée pour donner un statut aux productions littéraires africaines. La Francophonie fut considérée par lui comme un cheval de Troie qui pouvait introduire la littérature africaine dans les universités françaises ; en quoi il avait en partie raison. Les Chaires de Francophonie à Grenoble, à Limoges, à Paris, à Bordeaux, dans les universités d'Europe, du Canada ou des Etats Unis sont les seules où cette littérature a vraiment droit de cité aujourd'hui.

Ensuite, la Francophonie fut pour Senghor une plate-forme qu'il utilisa dans un but politique. Etat « francophone », le Sénégal devint entre ses mains un satellite certes, mais au même titre que le Canada, la Belgique, la Suisse, pays indépendants pesant davantage en pouvoir économique ; avec lesquels il se plaçait cependant sur un pied d'égalité par un statut juridique au sein d'organisations communes : AUPELF, ACCT, CILF, APLF, etc.

Enfin la Francophonie sembla devenir son cheval de bataille des dernières années, dans la mesure où à son tour le président fut utilisé par ces instances étrangères.

Voyons les circonstances : Senghor ayant quitté ses fonctions politiques africaines, il s'est retrouvé propulsé dans des structures internationales comme l'Internationale socialiste, ou hyper-françaises comme l'Académie du même nom. On lui demanda énormément de prestations de type officiel en tant que représentant de la Francophonie. Et il s'y prêta avec complaisance, car il demeurerait un homme de communication.

---

<sup>80</sup> Voir Kesteloot, Comprendre les poèmes de L. S. Senghor, éd. Saint-Paul, Paris, 1987.



## Langue française, culture d'Afrique

Aussi curieux que cela paraisse, Senghor ne semble jamais avoir ressenti la Négritude et la Francophonie en termes de déchirement, ni même d'opposition. Et cela paraît si incompréhensible à ses contemporains qu'on l'a accusé d'assimilation, ou d'hypocrisie selon qu'on l'estimait victime du processus d'aliénation culturelle, ou complice.

Cette espèce de convivialité donc que Senghor entretient entre ses racines africaines et son amour de la langue française, personne ne veut y croire, créditant plutôt cet autre poète, le Haïtien Léon Laleau, qui écrivit naguère « Sentez-vous la souffrance d'appriivoiser avec des mots de France ce cœur qui m'est venu du Sénégal ? »

Personne ne semble s'aviser que ces vers célèbres n'étaient que peut-être qu'un bel effet littéraire, et que le bilinguisme pouvait être vécu dans le bonheur. Pourquoi pas ?

Il est vrai que les lettres africaines ont été profondément marquées par la frustration et l'angoisse de certains auteurs. Le très beau roman de Cheikh Hamidou Kane a lancé pour longtemps le thème de l'hybridité de la personnalité noire, résultat de l'école étrangère, de la langue, la culture étrangère. L'agressivité et la revendication des autres écrivains de la Négritude ont fait le reste, depuis Tirolien dont le petit enfant nègre prie : « Mon Dieu je ne veux plus aller à leur école » jusqu'à David Diop qui raille « Mon pauvre frère... paillant et susurrant dans les salons de la condescendance ».

Sans oublier Damas qui ricane : « Ne vous ai-je pas dit qu'il fallait parler français ? le français du Français ? le français français ? ». Soit le français comme un poignard dans l'âme créole !

La langue et la culture occidentales présentées comme facteurs de déracinement, d'aliénation, ce fut un des leitmotives des poètes de la Négritude. Et certes il fut de bon ton durant vingt ans d'insulter l'ancien colonisateur à travers sa langue. Il y eut une espèce de romantisme de la langue africaine refoulée, sacrifiée au profit du français, que nos écrivains – parfaitement bilingues – clamaient haut et fort. Cependant qu'ils continuèrent d'écrire en français, même après le départ du maître abhorré ; et après eux la génération suivante en fit autant.

Cette dernière étant, elle, beaucoup plus mal à l'aise, la langue étrangère étant moins bien assimilée et l'écrivain se trouvant en situation de diglossie plutôt que de bilinguisme !

Des écrivains « hybrides », on en rencontre beaucoup plus aujourd'hui qu'il y a vingt ans et ce problème est loin d'être résolu, puisqu'on s'obstine à refuser tout statut culturel et scolaire aux langues nationales. La solution pour cette catégorie d'écrivains étant évidemment d'écrire dans ces langues splendides, et c'est d'eux que viendra leur émergence et leur restauration.

Mais revenons à Senghor et à tous ceux qui fondèrent cette littérature africaine francophone. Mongo Beti le révolutionnaire n'avoue-t-il pas sans complexe qu'il écrit en français parce qu'il aime cette langue ? Et qu'il ne lui est jamais venu à l'idée d'écrire en ewondo ? Joseph Zobel tout comme Olympe Bhély Quenum ne sont-ils pas des stylistes francophones heureux ? Et pourquoi Dadié n'a-t-il pas écrit, ne fût-ce qu'une pièce, en baoulé ? Le français lui suffirait-il pour exprimer son humour si personnel ? Et Tchikaya qui envoyait promener ceux qui lui posaient ce genre de question ?

Plus près de nous des écrivains comme Williams Sassine, Dongala, Fantouré, Monenembo, Ibrahima Ly, ne sont-ils point eux aussi des francophones heureux ?

Force nous est donc de reconnaître qu'il doit être possible « d'appriivoiser avec des mots de France ce cœur qui m'est venu du Sénégal » ou d'ailleurs. Et que, plus généralement,

un écrivain bilingue peut parfaitement s'éprendre d'une langue non maternelle, et préférer s'exprimer dans cet idiome.

Le cas de Senghor paraît donc moins exceptionnel si on l'entoure d'autres exemples pris sous d'autres latitudes. Car enfin pourquoi seul le poète nègre devrait-il rester prisonnier de sa seule langue d'origine ? On touche là à un problème de politique culturelle qui doit être résolu à d'autres niveaux (éditions, public, enseignement, statut juridique des langues, bref politique culturelle).

Cependant, sur le plan individuel, ne faut-il point garantir pour chacun cette liberté essentielle de pouvoir employer la langue de son choix lorsqu'on a la chance d'en posséder plus d'une ?...

Que deviendront la Négritude et la Francophonie au XXI<sup>e</sup> siècle ? Senghor et Alioune Diop répondraient certes : présentes au rendez-vous du donner et du recevoir.

Nous ajouterions qu'elles auraient intérêt à s'épauler plutôt qu'à se combattre, sous peine de se voir dévorées toutes les deux par la civilisation anglo-saxonne demain. Le dialogue des cultures n'étant possible qu'à partir du respect, mieux, de la reconnaissance mutuelle.

**Lilyan Kesteloot**  
IFAN-DAKAR  
Paris IV-Sorbonne